

## DE MARIUS L'EPICURIEN AUX MEMOIRES D'HADRIEN

par Jacques BODY (Université de Tours)

Un prétendu récit, une série d'essais autour d'idées et de sensations, rattachés à un personnage *unique* mais non *particulier* car il jette "un tendre regard sur les choses chères aux humains de toute époque", qui vit au deuxième siècle après Jésus-Christ, quand le christianisme était toléré et qu'on pouvait le comparer à la vieille religion de Numa encore vivace dans les campagnes tout comme avec la philosophie à la mode : le stoïcisme [1].

Bien que la nature de sa tâche l'ait amené à écrire en prose, il garda toujours un tempérament poétique : il vivait surtout, et comme par système, de souvenirs, dans son ardente poursuite de la sensation présente, de la conscience du présent [2].

Par le chemin de l'école et des livres, il est parvenu jusqu'à Rome, jusqu'au palais de l'empereur. Guerre sur les confins, triomphes, deuils et adoptions, la vie de l'empire l'intéresse moins que "la vie en tant que but final de la vie". Traversant les épreuves de la maladie et de la mort à travers celles d'un être aimé comme un autre lui-même, il engage des sortes de "Colloques avec soi-même" : il note sur un registre ses pensées et ses lubies, non dans un sentiment de vaine satisfaction personnelle mais pour répondre à une nécessité impérieuse de

---

[1] Les indications de page que je donne en note renvoient pour les *Mémoires d'Hadrien*, à l'édition Folio ; pour *Marius The Epicurean / Marius l'Epicurien*, à l'édition Everyman, n° 903 (1934) 1963, 267 pages, et à la traduction française par E. Coppingier, "archiviste paléographe", Perrin, 1922, 282 pages. Si mauvaise qu'elle soit, je m'y suis tenu, pour ne pas encourir l'accusation de "Yourcenariser" le style de Pater. Faute de place, j'ai dû renoncer à donner en note le texte anglais, procurant juste un exemple du style de Pater à la n. 14. Pour la même raison, je donne en une fois toutes les références d'un paragraphe si elles renvoient à la même oeuvre. Ce premier paragraphe résume la préface d'O. Burdett dans l'édition Everyman, pp. VIII, IX, X.

[2] Pp. 88 / 98.

son intelligence [3].

Les citations et paraphrases que voilà concernent non pas les *Mémoires d'Hadrien* mais le roman que Walter Pater publia en 1885 sous le titre *Marius the Epicurean*, avec le sous-titre : *Sensations and Ideas*, et qui peut se lire comme une suite des *Mémoires d'Hadrien*. "Mon cher Marc" est maintenant empereur, un peu triste d'être trop sage, et Fronton a crû en dignité autant qu'en âge [4].

Le héros de Pater n'est pas Marc-Aurèle, mais, selon le canon du roman historique, un personnage fictif, secrétaire de Marc-Aurèle, dont on peut raconter la vie et surtout la vie intellectuelle sans encourir le blâme des annalistes ni même avoir à s'excuser, à force de *mais*, comme Marguerite Yourcenar dans ses "Notes", pour les libertés qu'elle a prises [5]. En revanche, le monde dans lequel il circule est proprement archéologique. Pater n'hésite pas à reproduire textuellement (traduit, bien sûr) l'histoire de Cupidon et de Psyché telle que Marius l'a lue dans Apulée. Le discours de Marc-Aurèle, plus loin, est puisé à aussi bonne source qu'au chapitre XXIV, la "conversation non imaginaire" avec Lucien.

Technique radicale de collage, dirait-on aujourd'hui, à ceci près que le raccord ne se voit pas. La prose de Pater, qu'on a comparée à celle de Proust, à cause de ses incidentes, de ses longues phrases, de ses kyrielles de déterminatifs, se soude à la prose ancienne et s'y confond.

Difficile d'envisager que Marguerite de Crayencour, à travers ses multiples lectures, que Marguerite Yourcenar, la traductrice d'Henry James, ait ignoré ce contemporain de James et son chef-d'oeuvre souvent réédité et commenté comme un classique en Angleterre, mieux : salué, trente ans après sa publication, par W. B. Yeats comme "l'unique grande prose en anglais moderne" [6], ce que ne laisse guère percevoir la détestable, la stupide traduction française publiée en 1922 — Marguerite avait dix-neuf ans et s'intéressait déjà fort à la littérature et à l'antiquité.

Tout aussi difficile d'expliquer qu'elle n'en ait fait, comme je crois, nulle mention, alors qu'elle a généreusement narré la genèse des

---

[3] Pp. 92 / 81, 238 / 253. "Colloques avec lui-même", traduit le titre grec des *Pensées* de Marc-Aurèle, *Tà eis heautón*.

[4] Pp. 34 / 44, 127 / 138 *sqq.*

[5] Selon la remarque de Jacques Lovichi dans *Sud*, n° 55, 1984, p. 9.

[6] W. B. Yeats, *Autobiographies*, éd. Macmillan, 1926, p. 373.

*Mémoires d'Hadrien*. Mais est-ce le lieu de réfléchir à la notion de source? À feuilleter notre Marguerite, nous imaginons que les *Mémoires d'Hadrien* sont sortis directement de la villa d'Hadrien, des écrits d'Hadrien, des travaux des historiens et des archéologues, oubliant que les pierres n'engendrent pas de livres. Les livres naissent d'autres livres, par bouturage, selon des traditions sans cesse renouvelées. Dans l'énorme corpus des romans historiques et autres affabulations antiquisantes, Pater, formé à l'école d'Oxford, éminent historien de l'art, spécialiste de la Renaissance, marque une double avancée, prenant l'érudition comme une alliée, demandant à l'antiquité non plus des effets d'éloignement et d'exotisme mais le gage d'une continuité. Directement ou indirectement, dans une volonté d'affrontement ou par l'effet de réminiscences inconscientes, les *Mémoires d'Hadrien* semblent appartenir à la tradition de *Marius l'Epicurien*. Mais plus tard, et à d'autres, ces considérations sur les sources et les influences.

Aujourd'hui, en ce colloque consacré à l'art, prenons Pater comme un repère pour mesurer l'art de Marguerite Yourcenar, - un triple repère, concernant le système narratif, concernant l'art et la religion, concernant la philosophie de la beauté.

### **Le système narratif.**

Et d'abord la voix. *Marius l'Epicurien* est écrit à la troisième personne, par un narrateur qui se propose de suivre "la courbe tout entière" [7] d'une vie, un narrateur qui connaît toutes les pensées de Marius et qui, en revanche, regarde les autres de l'extérieur, comme Marius pouvait le faire. Mieux : Pater n'a pas ignoré les ressources de la première personne. A l'exemple de Marc-Aurèle qui, dans le discours qu'on lui prête (qu'on lui restitue) au chapitre XII, "semblait avoir oublié ses auditeurs et ne parler que pour lui-même", et aussi à l'exemple du manuscrit de Marc-Aurèle qu'il a la charge de mettre en ordre, "livre d'autobiographie", "roman d'une âme, écrit par bribes" à l'usage de son fils Commode, Marius "commence à noter sur un registre les mouvements de sa propre pensée et de ses fantaisies", et Pater nous donne des extraits de ces *Mémoires de Marius* :

---

[7] Folio, p. 322.

Si quelque protecteur individuel ou *génie*, comme le veut une croyance ancienne, accompagne chacun de nous dans cette vie, le mien est certainement une créature capricieuse. (...) Il semble trouver une complicité dans quelque circonstance extérieure la plupart du temps assez banale en soi, conditions atmosphériques, rencontres fortuites, réflexions saisies au vol [8].

Marguerite Yourcenar a choisi le récit à la première personne, et surtout de faire écrire un homme qui “commence à apercevoir le profil de (sa) mort”, — véritable “point de vue du livre” dit-elle [9].

Les deux systèmes narratifs ont avantages et inconvénients. Il ne va pas sans convention qu’Hadrien pressente sa mort, connaisse le lieu de sa mort, parle de lui-même au futur antérieur (“Hadrien jusqu’au bout aura été humainement aimé” [10]). Le narrateur de *Marius l’Epicurien*, en revanche, connaît légitimement la fin de l’histoire qu’il raconte et s’il ne la dévoile pas prématurément il est du moins à même de tracer le chemin de la mort à laquelle il destine son héros, — mort dont nous reparlerons.

On peut reprocher à Pater d’avoir brisé la cohérence temporelle de son récit par de fréquentes allusions aux siècles postérieurs, — soit qu’il évoque le puritanisme, l’âme et la campagne anglaises à titre de comparaison, soit qu’il cite *l’Histoire Auguste*, soit qu’il nomme saint Augustin, Dante, Bacon, Rousseau et Swedenborg à titre de référence, soit qu’il voie se dessiner, dès ce deuxième siècle, les paysages et les figures de Giotto, Mantegna, Raphaël, Claude Lorrain et Salvator Rosa : on n’est pas impunément historien de l’art. Mais en sens inverse Marguerite Yourcenar est prisonnière du carcan qu’elle s’est imposé. Dans ses *Mémoires*, Hadrien ne peut en aucun cas mentionner les parentés de son temps avec le nôtre, alors même que ces parentés sont la raison profonde du livre, — du moins les mentionner explicitement : seules des analogies, seuls des signes indirects, seuls des noms communs peuvent suggérer au lecteur certains noms propres, et la religion, thème essentiel de Marius, va nous fournir un exemple, qui fera transition.

---

[8] Pp. 115 / 126, 167 / 178, 166 / 177, 238 / 253.

[9] Folio, p. 322.

[10] Folio, p. 316.

## La religion.

*Marius l'Epicurien*, comme les *Mémoires d'Hadrien*, s'inscrivent dans cet espace mental défini par Flaubert lui-même cité par Yourcenar :

Les dieux n'étant plus, et le Christ n'étant pas encore, il y a eu, de Cicéron à Marc-Aurèle, un moment unique où l'homme seul a été [11].

Plus précisément, située à l'époque de Marc-Aurèle, l'histoire de *Marius* marque le *terminus ad quem* de ce "moment unique", et son histoire peut se résumer ainsi : un jeune Romain, porté à la méditation plus qu'à l'action, va faire de sa vie un roman philosophique, traversant les croyances, les écoles, les milieux et les philosophies, et mourir en chrétien. Livre d'apologétique ? Supériorité du christianisme sur le paganisme ? En fait, *Marius* n'a pas demandé le baptême ni proféré aucun *credo*. Il joint son sort à un groupe de chrétiens persécutés, par amitié, par admiration, pour des raisons esthétiques et affectives autant que morales. Il meurt "au seuil du christianisme" et les chrétiens qui l'entourent lui décernent la palme du martyr, "laquelle vaut, selon la doctrine constante de l'Eglise, sacrement et grâce plénière". Mais le titre de ce dernier chapitre redresse la perspective : "une âme naturellement chrétienne", *anima naturaliter christiana* en latin dans le texte. Donc, à l'apogée de l'empire romain, cette âme "naturellement religieuse", formée à l'esthétisme et à l'ascétisme païens, finit par siéger à égalité parmi les chrétiens. Non seulement un "saint païen" [12] comme le fut Antonin le Pieux souvent cité ici et là, mais une *nature* élevée à la hauteur de la *surnature*.

Une large parenté s'établit entre le temps des Antonins et la charité chrétienne qu'il préfigure "maladroitement" [13], entre la *pax romana* et la *pax catholica*, entre la Rome impériale et la Rome papale. Pour partie, le christianisme a sapé l'ordre ancien, pour partie il l'a parachévé, il l'a régénéré.

---

[11] Folio, p. 321.

[12] Pp. IX, 267 / 282, 220 / 233, 208 / 222.

[13] Pp. 204 / 219.

Les tables étaient retournées ; ce n'était plus dans le monde païen que l'on pouvait désormais espérer trouver cette sérénité joyeuse, qui est la récompense d'une vie sans tache. Le charme esthétique de l'Eglise catholique, sa puissance évocatrice pour magnifier l'éloquence (...), ses pompes extérieures, ses principes sur la dignité de l'être humain, tout ce qui, à quelques siècles de là, devait trouver son expression adéquate avec Dante et Giotto, les grands architectes des cathédrales du moyen âge, les ritualistes célèbres comme saint Grégoire et les maîtres de la musique sacrée de cette même époque, nous le pouvons déjà entrevoir comme un avenir lointain en cette période si pleine de charme de la fin du second siècle de notre ère [14].

“L'histoire s'écrit toujours à partir du présent” [15]. Comment Hadrien va-t-il noter ces “possibilités de rapprochements ou de recouvrements,” ces “perspectives nouvelles peu à peu élaborées par tant de siècles (...) qui nous séparent (...) de cet homme” ? Il lui faut “imaginer”. Non seulement imaginer Marc-Aurèle vieillard, mais “être capable d'imaginer” l'esclavage moderne du travail à la chaîne, et, pour cette continuité de la Rome païenne à la Rome chrétienne, non seulement comparer les sectateurs du “jeune prophète nommé Jésus” aux “confréries que des esclaves ou des pauvres fondent un peu partout en l'honneur de nos dieux”, mais encore relever dans leur doctrine “ces bribes de philosophie maladroitement empruntées aux écrits de nos sages”. Il lui faut deviner le jour où l'on verra “l'évêque du Christ s'implanter à Rome et y remplacer le grand pontife”. (Voilà qui s'appelle deviner juste !)

Si par malheur ce jour arrive, mon successeur le long de la berge vaticane aura cessé d'être le chef (...) d'une bande de sectaires pour devenir à son tour une des figures universelles de l'autorité. Il héritera de nos palais et de nos archives (...). J'accepte avec calme ces vicissitudes de la Rome éternelle [16].

---

[14] Pp. 210-211 / 224 : “The tables in fact were turned : the prize of a cheerful temper on a candid survey of life was no longer with the pagan world. The aesthetic charm of the Catholic Church, her evocative power over all that is eloquent (...), her outward comeliness, her dignifying convictions about human nature : — all this, as abundantly realized centuries later by Dante and Giotto, by the great medieval church builders, by the great ritualists like Saint Gregory, and the masters of sacred music in the Middle Age — we may see already, in dim anticipation, in those charmed moments towards the end of the second century.”

[15] *Archives du Nord*, p. 24.

[16] *Folio*, pp. 332, 289, 129, 239, 314.

De quelles sources disposait Marguerite Yourcenar pour évoquer les rapports d'Hadrien avec les chrétiens ? A en juger par les *Notes* qu'elle a publiées tout comme à travers la thèse par ailleurs très documentée de Rémy Poignault [17], peu de choses, et les suggestions de Walter Pater ont pu suppléer ce manque d'informations. Pater explique que le passage du paganisme au christianisme se fit moins par la violence iconoclaste que par la douceur, à la manière romaine : "Des temples païens (...), déjà garnis d'un riche mobilier, devinrent des sanctuaires chrétiens" [18] et Yourcenar, dans *Archives du Nord*, s'interroge sur la date à laquelle on camoufla "les dieux barbus et drapés en Saints Apôtres" [19].

Or cette transmission des lieux et des objets, ce passage du relais dans la course par équipe des générations, cette continuité deux fois millénaire, Marguerite Yourcenar en a fait l'objet central de son travail : "établir un contact ininterrompu entre Hadrien et nous", "combler (...) la distance me séparant d'Hadrien", "rétrécir (...) la distance des siècles", plonger "dans un temps retrouvé" [20].

Ces "expériences sur le temps" [21] sont essentielles car elles garantissent, selon le vieux dogme humaniste, pain blanc de la culture classique, la vérité, la seule vérité qui soit éternelle, à savoir cette vérité profonde de l'immuable nature humaine dont l'affleurement s'appelle beauté.

## Beauté !

"À chacun sa pente (...), son goût le plus secret et son plus clair idéal. Le mien était enfermé dans ce mot de beauté (...). Je me sentais responsable de la beauté du monde. (...) Que les femmes au foyer eussent dans leurs mouvements une espèce de dignité maternelle, de repos puissant ; (...) que l'immense majesté de la paix romaine s'étendit à tous, (...) comme la musique du ciel en marche. (...) Toute misère, toute brutalité étaient à interdire comme autant d'insultes au

---

[17] R. Poignault, *Le personnage d'Hadrien dans les Mémoires d'Hadrien. Littérature et histoire*. Université de Tours, 1982, pp. 391-393.

[18] Pp. 211 / 225.

[19] *Archives du Nord*, p. 31.

[20] Folio, pp. 323, 326, 331.

[21] Folio, p. 323.

beau corps de l'humanité" [22].

Ainsi parle Hadrien, et Marius lui fait écho, semblable au jeune Ion, "dans le beau prologue de la pièce d'Euripide, qui chaque matin balaie le pavage du temple avec entrain et qui se sent heureux dans les lieux sacrés". Ce sens de la "beauté hiératique" se développera au cours de sa vie, allant de "l'amour de la beauté visible" au désir de "trouver non seulement ce qui est beau mais le plus beau de tout", — l'Amour [23].

L'Amour, c'est d'abord l'amour du corps humain, "seul véritable temple en ce monde" ; homosexualité voilée, c'est l'amitié pudique qu'il porte à ses compagnons d'âge, Flavien, qu'il a la douleur de voir mourir de la peste, et Cornélius, qui l'introduit dans la demeure de Cécilia, jeune matrone chrétienne, Cécilia dont la "beauté calme et reposée" se confond peu à peu avec la figure maternelle de la Vierge, consécration d'un instinct universel [24].

### Conclure?

*Marius l'Epicurien* face aux *Mémoires d'Hadrien* : l'hypothèse d'une source ; à coup sûr un point de comparaison ; l'occasion, surtout, d'un dialogue des morts, pour lequel il eût été convenable de faire les présentations. Qui est Walter Pater ? Un chaînon essentiel dans l'histoire de l'art à Oxford. En France, on connaît Ruskin à cause de Proust et Oscar Wilde à cause de Gide. Pater est le disciple de l'un et le maître de l'autre. Entre Ruskin, auteur de *la Bible d'Amiens*, pour qui il n'était d'art que religieux, et Wilde, portraitiste de *Dorian Gray*, chez qui l'art tiendra lieu de religion, Pater professe la religion de l'art, - laïcisant le culte et sacralisant la beauté. Il n'est pas exclu que parmi les asphodèles Marguerite trouve plaisir à son commerce : n'ont-ils pas déjà ensemble plaisanté sur *Verus Verissimus* [25], ensemble récité en guise de titre et d'exergue *Animula vagula* ? Ensemble gravé le mot *Patientia* sur le fronton d'un chapitre ?

Si nous avons le loisir de dénombrer les points de contact entre leurs deux oeuvres, il serait honnête de dénombrer, également nom-

---

[22] Folio pp. 148-9.

[23] Pp. 15 / 24, 16 / 24, 19 / 28, 237 / 251.

[24] Pp. 171 / 182, 201 / 214, 246 / 261.

[25] Pp. 109 / 120 et Folio, p. 289.



*De Marius l'Epicurien à Mémoires d'Hadrien*

breux, les points de divergence. Contentons-nous de signaler les glissements essentiels, car l'explication du succès immédiat des *Mémoires d'Hadrien* est peut-être là : dans l'art d'actualiser la tradition humaniste comme l'avait fait, un demi-siècle plus tôt, Walter Pater. En remontant de Marc-Aurèle jusqu'à Hadrien, Marguerite Yourcenar a pris quelque distance avec le christianisme comme avec tout idéal trop absolu, de perfection comme de sainteté. La religion est passée au second plan, et la pratique du pouvoir au premier, par une sorte de politisation de la pensée. L'homosexualité, naguère implicite, est maintenant affichée. Le mode narratif à la première personne, enfin, introduit dans l'histoire les intermittences de la sincérité gidiennne.

“Refaire du dedans ce que les archéologues du XIXe siècle ont fait du dehors”. Etait-il légitime d'adjoindre aux archéologues du XIXe siècle un certain historien de l'art ? Au comparatiste impénitent, toujours désireux d'élargir la culture hexagonale, Marguerite Yourcenar elle-même peut servir d'exemple et de caution, ou tout au moins d'ex-cuse, qui disait :

“On ne se livrera jamais assez au travail passionnant qui consiste à rapprocher les textes” [26].

---

[26] Folio, pp. 327, 335.

